

Principes de lecture de la Une

Informer, confirmer, former

Reading the front page : informing, confirming, instructing

Galia Yanoshevsky



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7371>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7371](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7371)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

Pagination : 413-436

ISBN : 978-2-86480-829-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Galia Yanoshevsky, « Principes de lecture de la Une », *Questions de communication* [En ligne], 11 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2007, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7371> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7371>

> NOTES DE RECHERCHE

GALIA YANOSHEVSKY
Département de Français
Université Bar-Ilan Ramat-Gan, Israël
yanoshg@mail.biu.ac.il

PRINCIPES DE LECTURE DE LA UNE. INFORMER, CONFIRMER, FORMER

Résumé. — L'article consiste à montrer les modalités selon lesquelles la Une fonctionne, comme le lieu, où les valeurs sociales et les enjeux éthiques trouvent à s'exprimer et à se consolider. La mise en page de la Une et sa lecture font appel à la *doxa* d'une société. Cet appel permet la compréhension du texte ; en même temps, il travaille les idées reçues en autorisant un débat implicite sur les valeurs acceptées – et acceptables – de la société. Ici, le fonctionnement de la *doxa* dans le processus de la lecture est étudié à travers un examen des relations rhétorico-logiques qui se nouent entre les différentes composantes de la Une. C'est la mise en page des différents éléments – textuels, picturaux et graphiques – qui conditionne la conclusion à laquelle arrive le lecteur, ce dernier complétant les propositions manquantes en fonction de son savoir doxique.

Mots clés. — *Doxa*, visuel, Une, séquences logiques, implicite, presse écrite.

Actuellement, de nombreuses critiques portent sur la relation conflictuelle entre deux termes : l'information et l'objectivité. Dans le même ordre d'idée, Patrick Charaudeau (1997 : 35) a démontré que la notion d'information objective n'existe pas en soi, car elle dépend, d'une part, du regard porté par l'individu sur les objets décrits, de ses domaines de connaissance, et, d'autre part, du dispositif énonciatif dans laquelle l'information est mise en œuvre. Par ailleurs, les manuels d'écriture de presse considèrent que le discours journalistique consiste autant à interpréter l'information en tant qu'agencement de données, qu'à éduquer et à persuader les lecteurs (Limor; Mann, 1997 : 120-121). L'objectif de cette contribution consiste donc à montrer les modalités selon lesquelles la Une fonctionne, non seulement en tant que source d'information et voix politique du journal (Mouillaud, Tétu, 1989 ; Limor; Mann, 1997), mais aussi comme le lieu où les valeurs sociales et les enjeux éthiques trouvent à s'exprimer et à se consolider. En effet, la mise en page de la Une et sa lecture font appel aux valeurs, aux idées reçues et aux mythes fondateurs d'une société. Ils convoquent ce qu'on désigne comme la *çoxa*. Cet appel à la *çoxa* permet la compréhension du texte. Dans un même temps, il « travaille » les idées reçues en autorisant un débat implicite sur les valeurs acceptées – et acceptables – de la société.

Afin d'étudier la façon dont fonctionne la *çoxa* dans le processus de lecture du journal, il s'agira d'examiner les composantes de la Une. Non en s'intéressant à l'analyse des messages verbaux dans la presse et à leurs implications argumentatives. En effet, de tels travaux ont été déjà menés par d'autres chercheurs (Ro'eh, Wafeldman, 1998 : 440-454 ; Koren, 2003) qui, entre autres éléments, ont étudié la manipulation des chiffres et les effets rhétoriques de l'usage des mots. De même, Daniel Dor (2003 : 695-721) a montré comment la titraille sert de vecteur d'efficacité à la compréhension du message. Il s'agit plutôt de se pencher sur les relations qui se nouent entre les différentes composantes de la Une.

Le point de départ consiste à revendiquer, avec Jean-François Tétu et Maurice Mouillaud (1989 : 5) que « [...] la production du sens commence avec la mise en page ». En effet, ces auteurs, comme Gunther Kress et Theo Van Leeuwen (1998 : 186-193), considèrent que la page constitue un « plan » avec un axe horizontal, vertical, et une série des variables visuelles. Aussi arguent-ils que la valeur de l'information se définit par son environnement (titres, emplacement sur la page, juxtaposition avec d'autres articles). Cette organisation de la page journalistique permet une lecture qui excède la linéarité du texte, et privilégie une perception simultanée de ses parties (Mouillaud, Tétu, 1989 : 67 ; Kress, Van Leeuwen, 1998 : 205-209). Ainsi, pour Ayelet Kohn (2003 : 167-169) qui, à l'instar de W. J. Thomas Mitchell (1986, 1994)

étudie la composante « image/texte »¹, ces relations peuvent-elles s'avérer « riches en significations rhétoriques ».

Telle qu'elle est transmise par l'organisation de la Une, l'information conditionne la façon dont elle est reçue et déchiffrée par le lecteur (Yanoshevsky, 2005). En effet, le journal guide la conclusion à laquelle arrive le lecteur; à travers la mise en page des composantes de l'article (image, texte, titraille) ou les rapports qui s'instaurent entre les divers articles – juxtaposés ou non – de la Une. À l'instar de Gunther Kress et Theo Van Leeuwen (1998), la lecture de la Une peut être fondée sur le présupposé que chaque article est constitué d'un ensemble d'éléments textuels, picturaux et graphiques, qui se lisent et s'interprètent dans leur ensemble, mais aussi par rapport à d'autres articles selon les divers paramètres qui conditionnent la lecture et le « trajet » sur la page – droite-gauche, haut-bas, centre-périphérie (*ibid.*).

Cependant, il est possible de compléter cette approche en ajoutant une analyse des séquences logiques engendrées par le processus de la lecture au cours de laquelle le lecteur pallie les propositions manquantes en fonction de son savoir doxique (*ibid.*). Ce savoir se compose, on le sait, de l'ensemble des croyances, opinions, axiomes et valeurs partagés par les membres la société au sein de laquelle il vit. Au-delà de la portée argumentative de la mise en page, se produisent des effets de socialisation lors de la lecture : ceux-ci apparaissent lorsque les structures logiques qui sous-tendent les arguments sont évoquées par le lecteur dans le processus de l'interprétation. Car, dans chaque acte de décodage, le cas particulier et ses conclusions renvoient aux conventions dont se nourrit la *doxa* (Yanoshevsky, 2005). Ainsi, par un effet d'accumulation, chaque cas s'ajoute-t-il au « panier » doxique, c'est-à-dire au savoir que possède déjà le lecteur et qui conditionne la façon dont il traitera le prochain cas. De même, chaque cas, par comparaison ou par opposition aux précédents, confirme ou s'oppose aux conventions et aux croyances inscrites dans la *doxa*. Une approche qui confirme l'idée d'Elihu Katz et de Daniel Dayan (1992 : 224), pour qui « *the notion of reinforcement and reproduction, obviously, are of great relevance for conceptualizing the effects of media events. While the most dramatic of our events deal with radical change, the theme of reinforcement of values and the sense of communitas permeate all of them. Indeed, most of the central events are salutes to the*

¹ « La composante "Image/texte" est définie comme une combinaison inséparable du contenu verbal et d'une image, qui existe dans chacun des canaux de transmission verbaux et visuels, aussi bien que dans leurs différentes compositions (Kohn, 2003 : 167).

status quo, legitimation of elites and reiterations of the national well-being »². Ceci sera exploré ici, à l'aide d'exemples tirés des trois principaux journaux de la presse israélienne. Pour ce faire, après un préambule destiné à familiariser le lecteur avec ces journaux, seront présentées les notions théoriques ayant guidé l'analyse. Ensuite, seront discutés les mécanismes du savoir commun, puis il sera question de la problématique de l'interprétation et des rapports qui s'instaurent dans un journal entre le fragment et l'ensemble. Enfin, pour éclairer l'ensemble, plusieurs exemples seront présentés et analysés.

La presse nationale israélienne

Les trois journaux principaux de la presse nationale en Israël sont respectivement *Ma'ariv*, *Yedi'ot*, *Ha'aretz*. Lus par la plupart des lecteurs israéliens, *Yedi'ot* et *Ma'ariv*, journaux de *mid-low brow*, jouissent chacun d'un grand lectorat. *Yedi'ot* bénéficie d'un plus grand tirage (300 000 exemplaires par semaine soit 50 % du lectorat national) et un demi million des lecteurs (presque un dixième de la population). Pendant le week-end. *Ma'ariv* a un tirage plus restreint de 150 000 à 300 000 exemplaires. *Ha'aretz*, journal de la gauche israélienne, quotidien de *high-brow*, jouit d'un lectorat de quelques 80 000 personnes, dont la plupart sont des abonnés. La quasi-totalité des lecteurs israéliens fréquente au moins un de ces journaux. Tandis que les deux grands quotidiens tendent au sensationnalisme, *Ha'aretz* (l'équivalent du *Monde*) se vante d'être le journal des décideurs, fournissant aux lecteurs de l'information balisée par des données et cataloguée en différentes sections thématiques.

Doxa, savoir et croyances

À l'instar de Claude Chabrol (1988 : 166), on peut considérer le journal comme un laboratoire de la « pensée du sens commun ». Quoiqu'il existe, selon lui, une différence entre l'organisation consciente de l'information par le producteur, et une lecture rapide et non avertie du lecteur, on peut néanmoins penser qu'il y a des points communs qui organisent – consciemment et inconsciemment – la lecture, et qui résident dans le savoir partagé par le scripteur et le lecteur. C'est dire que

² « La notion de renforcement et de reproduction sont bien évidemment d'une grande pertinence dans la conceptualisation des effets des événements médiatiques. Bien que le plus dramatique de nos événements concerne un changement radical, le thème de renforcement des valeurs et du sens de *communitas* existent dans tous les cas. En fait, la plupart des événements principaux représentent une confirmation du *status quo*, (une espèce de) légitimation des élites et des réitérations du bien-être national ».

lorsque l'on veut étudier les fonctions de la Une, il faut d'abord explorer les dimensions du sens commun. Dans ce sens, un texte ne consiste pas uniquement en l'ensemble de ses messages explicites, mais également en d'autres « messages » – constitués de valeurs, de positions et de croyances –, enfouis dans le niveau implicite du texte, et qui constituent une forme de *doxa*. C'est cette base doxique qui permet la communication entre le scripteur et son auditoire. Peter I. Von Moos (*in* : Plantin, 1993 : 3) considère que, « selon l'un des préceptes les plus élémentaires de la rhétorique, celui qui veut prendre la parole doit d'abord se justifier ; il doit s'identifier à son public et s'adapter à son horizon. Il y arrive en proposant une opinion commune à lui-même et à l'auditoire, une opinion qui a une chance d'être reconnue, de préférence une opinion courante ou respectable. C'est ce qu'Aristote a appelé un "endoxon" », l'*endoxon* étant défini par sa seule fonction qui est « de créer l'adhésion raisonnable d'un partenaire dans le dialogue dialectique, d'un public devant le discours rhétorique, grâce au crédit qui lui est généralement accordé ». Par définition, il est au-delà du vrai et du faux, puisqu'il suffit qu'il soit accepté. Il a valeur sociale et morale (*ibid.* : 9). En d'autres termes, l'*endoxon* ou la *doxa* permettent le décodage du texte au-delà de son contenu informatif. Ils autorisent l'interprétation des messages explicites et implicites, en se fondant sur l'appel aux valeurs, croyances, accords, stéréotypes et lieux, communs à l'écrivain et à ses lecteurs. Aussi pouvons-nous poser la question de savoir, à l'instar de Ruth Amossy (2002b : 466), comment des textes (en l'occurrence, la Une) utilisent le savoir commun et les valeurs partagées afin d'assurer leur lisibilité en influençant le lecteur. Selon l'auteure, l'orateur conçu par Chaim Perelman doit imaginer le bagage des opinions communes et des croyances partagées par l'auditoire s'il veut ancrer son discours dans des points préliminaires d'accord, appelés prémisses. Dans le cadre de la nouvelle rhétorique, ces prémisses consistent en l'opinion de l'auditoire sur ce qui est vrai (des faits ou des vérités), mais aussi sur ce qui est préférable (par exemple, des valeurs). Il s'agit souvent de « scripts » stéréotypés, empruntés à la vie commune et à des textes connus. Ainsi la capacité du discours à orienter les opinions du lecteur et ses jugements est-elle fortement dépendante des opinions, croyances et valeurs partagées (*ibid.* : 467-469).

La *doxa* est constituée des *topoi*, des espaces « partagés » ou des lieux communs aux personnes d'une même communauté culturelle ou idéologique. *Grosso modo*, les topiques se divisent en deux catégories générales : les *topoi* qui touchent à des codes universels, donc communs à tous, et ceux qui reflètent des phénomènes culturels (*ibid.* : 476). Ainsi, dans les exemples qui suivent, identifie-t-on – au-delà de toute contexte culturel – des paradigmes logico-rhétoriques généraux comme la causalité (selon l'exemple : « Un crime entraîne un châtement »). À côté de ces lieux généraux, apparaissent des lieux particuliers propres à une

culture donnée, comme les stéréotypes de la femme et de l'Arabe. Ces deux types de lieux communs sont liés par la tension qui existe entre la logique « universelle » (donc commune à tout être humain raisonnable), et des conceptions ancrées dans un contexte socio-culturel. Comme le rappelle Ruth Amossy (*ibid.*), la *doxa* est ce qui est considéré comme logique et raisonnable dans une culture donnée.

L'interprétation des données

« [...] Pour sa signification, [l'événement] dépend du regard qui est posé sur lui, regard d'un sujet qui l'intègre dans un système de pensée et ce faisant le rend intelligible [...]. Pour qu'il signifie, il faut évidemment qu'il soit perçu, mais aussi que s'exerce à son égard un discours qui le dotera de sens en l'intégrant dans un monde d'intelligibilité sociale » (Charaudeau, 1997 : 165). Nous sommes donc entrés dans l'ère de l'argumentation. L'interprétation des données par le lecteur dépendrait, selon Chaim Perelman (1992 : 161), des relations qui se nouent entre les parties dans et par leur mise en argument : « L'utilisation de données en vue de l'argumentation ne peut se faire sans une élaboration conceptuelle qui leur donne un sens et les rend pertinentes pour la suite du discours. Ce sont les aspects de cette élaboration – de cette mise en forme – qui fournissent un des biais par lesquels on peut le mieux saisir ce qui distingue une argumentation d'une démonstration »³

C'est dire qu'en argumentation, il faut non seulement tenir compte de la sélection des données, mais également de leur organisation et de la signification qu'on leur attribue. C'est dans la mesure où elle constitue un choix – conscient ou inconscient – entre plusieurs modes de signification, que l'interprétation peut être distinguée des données que l'on interprète et devient elle-même, au-delà de ce quelle rapporte, une invention (*ibid.* : 161-163). Dans le cas du journal, elle a partie liée avec l'organisation de la page voulue par le scripteur, mais aussi par l'œil du lecteur qui, en se promenant sur la page, détermine la façon dont la conclusion est tirée des prémisses. Enfin, le fait d'accorder sa préférence à une certaine interprétation, ou même de croire à l'existence d'une seule interprétation valable, peut être révélateur d'un système particulier de croyances ou même d'une conception du monde (*ibid.* : 163). Ainsi revenons-nous à l'idée de Patrick Charaudeau (1997: 102, 165) selon laquelle la signification de l'événement dépendra du regard d'un sujet qui l'intègre dans un système de pensée, voire dans un monde

³ « Dans une démonstration, ou bien le donné est présenté immédiatement comme clair et significatif, dans une conception rationaliste de la déduction, ou bien l'on ne s'intéresse qu'aux seules formes des signes qui sont censées être perçues par tous de la même façon, sans que le maniement de ces derniers prête à équivoque » (Perelman, 1992 : 161).

« d'intelligibilité sociale ». Pourtant, en interprétant les données, il faut aussi tenir compte du fait – d'ailleurs signalé par Chaim Perelman (1992) – que les différents types d'objets d'accord jouissent d'un statut différent. Certains d'entre eux sont censés bénéficier de l'accord de ce que Chaim Perelman appelle l'auditoire universel : ce sont les faits, les vérités, les présomptions. D'autres ne bénéficient que de l'accord des auditoires particuliers : ce sont les valeurs, les hiérarchies, les lieux – communs particuliers (*ibid.* : 242). Comme évoqué *infra*, le journal alterne ces deux niveaux. Car l'interprétation des données, ainsi que leur évaluation, oscille entre ce qui relève de l'acceptable par tous, donc un fait indiscutable, et ce qui est accepté par un certain groupe, donc un jugement de valeur discutable. De même, certaines informations sont présentées dans le journal comme étant des jugements de valeur, tandis que d'autres sont transformées en ce que Chaim Perelman (1992 : 101) appelle des « expressions de faits », c'est-à-dire des valeurs traitées comme des faits ou des vérités. Ce qui joue un rôle cardinal dans le premier groupe, celui de l'auditoire particulier ou des jugements de valeur, ce sont les stéréotypes. Indispensables, car participants à tout processus cognitif de communication (Amossy, 2002a : 383), les stéréotypes doivent être pris en considération lorsqu'on analyse la façon dont scripteur et lecteur organisent, lisent, et analysent les données de la Une. Car, lire consiste toujours à repérer les structures qui sont familières. C'est à travers le commun et le banal que nous pouvons juger et évaluer les données, les faits et les actions relatés dans le journal. Si l'on examine les exemples qui suivent à la lumière de cet exposé théorique, on peut montrer de quelle manière les stéréotypes relatifs à « l'arabe » et à la « femme » ont déterminé la réaction des soldats à une situation donnée, mais aussi comment ces stéréotypes sont essentiels à l'interprétation du reportage par le lecteur. Afin d'évaluer l'ironie tragique inscrite dans le reportage de l'incident (à savoir l'explosion d'une femme-terroriste dans un poste frontière qui a causé la mort des soldats qui l'avaient laissée passer), le lecteur doit comprendre la façon dont les soldats ont évalué la situation en négociant les stéréotypes (« arabe », « femme-mère »).

En analysant les arguments formés par l'arrangement de la Une, nous nous heurtons à une problématique heuristique. Comment déterminer le sens produit par l'interaction entre les différentes composantes de l'article et de la page entière ? Dans la formation du message, il existe après tout deux mouvements opposés : l'un – celui du journaliste et de l'éditeur –, consiste à encoder le message. L'autre – celui du lecteur ou de l'analyste –, consiste à déchiffrer le message (c'est la tâche du lecteur) et à évaluer le calcul interprétatif qu'il implique (c'est le rôle du chercheur). Dès lors, on se rend compte de la polysémie du message. Car les significations potentielles de l'énoncé dépendent non seulement des significations convenues de l'énonciation, mais aussi des intentions

différentes émanant de l'énonciateur, du contexte de l'énonciation, et enfin des compétences (cognitives et culturelles), et des tendances (politiques, éthiques) du lecteur. Les traditions pragmatiques anglaise et française ont tenu compte du problème. Dans le domaine anglophone, on a distingué entre ce qui relève du *utterer's meaning*, c'est-à-dire les significations qui font partie des intentions de l'énonciateur, et qui sont dépendantes du contexte de l'énonciation (Livnat, 2003 : 191-193)⁴ et de *utterance meaning*⁵. Cette dernière notion (qui veut littéralement dire « signification de l'énoncé ») met l'accent sur le moment de la communication et sur le contexte qui lui est particulier. De son côté, Oswald Ducrot (1984 : 13-46) a différencié entre les présupposés, déterminés par la phrase et dont l'énoncé est la réalisation et les sous-entendus, qui ne sont pas marqués par la phrase, et qui s'expliquent par le processus interprétatif, et dépendent de l'effet de l'énonciation sur le destinataire. C'est alors dans l'écart possible entre le *utterer's meaning* (présupposés), et le *hearer's meaning* (sous-entendus) que prend place toute activité interprétative lorsqu'on analyse les arguments du journal. Établir le sens de l'argument revient à fouiller dans le bagage du savoir commun au scripteur et au lecteur, tout en essayant de rendre explicites les prémisses qui servent de base aux conclusions.

Pour une reconstruction des données par le chercheur

Quoique la question de la responsabilité de la signification reste essentielle, il existe aussi un aspect technique majeur concernant la manière dont on reconstruit les sens implicites de la Une. Comme évoqué *supra*, il est possible d'examiner le texte en tant que système, c'est-à-dire un ensemble de composantes textuelles et graphiques, qui interagissent en produisant des conclusions. Dès lors qu'il s'agit aussi d'une reconstruction, il faut savoir lier les éléments, selon une certaine logique qui permette d'évaluer l'argument.

Nous avons précédemment proposé de traiter l'ensemble de la graphie et les images d'un article particulier ou de la page entière par l'enthymème. Syllogisme « absent », l'enthymème est un argument fondé sur une ou plusieurs prémisses, ou parfois une conclusion, qui ne sont pas fournies d'une façon explicite dans le texte. Afin d'en comprendre le sens, il faut rendre ces propositions explicites (Walton,

⁴ Notion proposée par P.H. Grice (1971 : 54-70), qui le distingue de *sentence meaning*, c'est-à-dire la signification standard relative à différentes structures linguistiques dans une langue donnée.

⁵ Terme proposé par M. Dascal (1983 : 34-37) à la suite de P.H. Grice.

2001 : 93) en ayant recours à ce qui semble acceptable (*ibid.* : 94) ou ce qui appartient au bagage culturel du lecteur (Bitzer, 1959 : 407). Le modèle logique proposé par Stephen E. Toulmin (1958 : 87-109) pour reconstruire un argument en langage naturel est un outil puissant dans la mesure où il nous offre des moyens opératoires comme le *warrant* (garant) et le *backing*, qui se substituent aux concepts abstraits de *doxa* et de *topoi*; nous permettant ainsi d'analyser les prémisses absentes. Certes, il faut rendre compte de la critique de Jean-Michel Adam (1987 : 231-232) qui voit dans les modèles syllogistiques et enthymémiques des éléments réducteurs. Issus de la logique classique, ces outils limitent l'interprétation des textes en langue naturelle à la faveur d'une schématisation qui perd la richesse du texte. Cependant, ce qui impose des limites à l'interprétation, dans le domaine de l'analyse du discours, s'avère producteur lorsqu'il s'agit de lier des composantes de nature diverses comme les textes, les images, les titres. Constitué d'éléments aussi hétérogènes, le texte (dans notre cas, l'article singulier) obtient sa cohérence par une reconstruction logique qui permet d'intégrer toutes les composantes dans un seul système. Qui plus est, l'approche syllogistique est aussi avantageuse lorsqu'on aborde la page entière. Elle s'est avérée bénéfique dans l'analyse d'un seul article, car elle permet d'aborder l'ensemble des prémisses – explicites, aussi bien qu'implicites – qui conduisent à la conclusion de l'article. Mais elle est aussi productive lorsqu'on l'applique à la Une dont l'hétérogénéité résulte non seulement du niveau graphique des composantes, mais aussi de leur variété thématique⁶. Ce ne sera donc pas prendre un risque excessif que de traiter la première page en tant que recueil, dont la poétique (c'est-à-dire la signification) relève de l'organisation des ses parties et où « placer devient le mouvement constitutif du sens » (Vaugois, 2001). À l'instar du recueil poétique, « le choix de l'ordre, des titres, des combinaisons thématiques ou formelles montre que ce type de recueil peut donner sens à une collection [...] » (Langlet, 1998 : 27). On pourrait parler des effets de contamination, où les articles figurant sur la même page interagissent en s'influençant l'un l'autre. Ainsi les données exprimées dans les articles particuliers sont-elles catégorisées et ré-catégorisées grâce à leur proximité à d'autres articles, acquérant de la sorte de nouvelles significations. Afin de saisir ces idées inédites, il faut se livrer à un travail de déconstruction et de déchiffrement de la mise ensemble. L'examen d'un article dans l'ensemble de la Une doit permettre de voir comment, à travers la mise en page, s'impose une structure plurielle signifiante. C'est au chercheur de se livrer à l'étude des composantes de l'article singulier, et à l'analyse des relations qui s'instaurent entre les

⁶ La première page est composée de reportages d'événements divers qui, le plus souvent, n'appartiennent pas au même champ sémantique, et dont le seul point commun apparent est le fait qu'ils participent à la catégorie des « dernières nouvelles ».

divers articles (juxtaposés ou non) de la page entière, afin d'exposer les valeurs, les croyances et les normes qui sont en jeu lorsqu'un lecteur moyen se livre à la lecture du journal. Ainsi en est-il de trois exemples relevés dans la presse israélienne durant la période 2003-2004. Dans certains cas, le reportage du même événement est comparé dans différents journaux, ce qui permet de rendre compte de la manière dont s'organise l'argument en fonction du dispositif qui l'accueille.

Exemple 1 : Mort de jeunes gens dans un accident de voiture.



Yedi'ot (28/03/04) ; *Ha'aretz* (28/03/04)

Les reportages de l'événement publiés dans *Yedi'ot* et *Ha'aretz* décrivent la mort de deux jeunes gens dans un accident de voiture. Au lendemain du dernier jour des études scolaires, et quelques jours avant leur baccalauréat, les étudiants partent dans un typique « tour de victoire » en voiture. Leur automobile s'écrase contre un arbre, et tous deux sont tués. L'événement politique majeur du jour⁷, et qui figure en titre principal, est relégué par des photos de l'accident, qui reçoivent la part du lion au centre de la page dans *Yedi'ot*.

Commençons l'analyse par le titre, car ce dernier contribue « de façon décisive à l'organisation spatiale de la page en même temps qu'il constitue le premier indicateur de la "valeur" d'une information » (Mouillaud, Tétu, 1989 : 65-66). Le titre principal du reportage de *Yedi'ot* dramatise l'événement par l'opposition des nominatifs « fête » versus « tragédie » : « De la fête à la tragédie : 2 étudiants morts lors de la célébration de la fin des études ». Non seulement ils sont décédés, mais ils ont par ailleurs disparu à un moment heureux de leur vie. À droite, le titre principal annonce, blanc sur noir : « Deux heures avant la mort », et à gauche se trouve une dernière photo des deux amis, à côté de leur

⁷ Il s'agit de la recommandation faite par le procureur général d'engager un procès contre le premier ministre impliqué dans des affaires financières suspectes.

voiture. Les sous-titres contribuent à l'effet tragique par une interprétation de la photo à gauche, qui prend en compte les émotions probables des personnes décrites : « Émus et heureux, les bons copains Guy Savionne et Chagai Pintz se sont pris en photo ; c'était leur dernière photo avant que leur voiture ne s'écrase contre un arbre ». L'information supplémentaire donnée en sous-titre ne laisse aucun doute quant à la part prise par la dimension affective : « Chagai est mort exactement 9 ans après la mort de sa mère dans un accident [de voiture] ». Quelle horrible coïncidence : le malheur qui frappe deux fois à la porte d'une même famille ! Mais pour quelle raison ? Sans doute, le mobile commercial du journal veut que la Une soit sensationnelle pour augmenter les chiffres de ventes. Cependant, si l'on lit le même jour la première page de *Ha'aretz*, journal connu pour son parti pris anti-sensationnel (surtout lorsqu'il s'agit des affaires privées de personnes anonymes, qu'il choisit rarement de présenter à la Une), on se rend compte que le journal des décideurs se livre également à un appel aux émotions : en dessous des images juxtaposées de deux amis à côté de leur voiture (à droite), et celle de la voiture écrasée (à gauche), domine la photographie des deux copains à l'école, des filles et des garçons qui, en apprenant leur mort, tentent de se reconforter mutuellement, le visage empreint de douleur. Si l'on tient également compte de la place principale (centre page) accordée dans ce journal à l'histoire, à côté d'un événement de taille nationale (la recommandation des autorités juridiques du pays d'intenter un procès au premier ministre), on comprend qu'il s'agit sans doute de considérations axiologiques qui dépassent l'aspect commercial du journal.

En fait, au-delà de la dimension tragique de l'accident, le reportage de cet événement comporte un potentiel pédagogique exploité par les deux journaux. La catastrophe personnelle fait partie d'un phénomène courant dans l'État hébreu : celui du nombre de morts sur la route. Le fait qu'il y a plus de morts dans les accidents de voiture que dans les guerres et dans les attentats est une idée reçue, confirmée d'ailleurs par les statistiques⁸. Sans doute les deux journaux se saisissent-ils de l'occasion, s'appuyant sur l'événement pour honorer une tâche éducative qui est, rappelons-le, l'un des rôles du journal (Limor; Mann, 1997 : 120-121). Ils ont pour but de choquer les lecteurs en les rendant sensibles aux dangers de la route et à la futilité d'une telle mort causée par une conduite imprudente⁹.

⁸ Depuis la fondation de l'État, on compte 22 000 morts dans les accidents de voiture, parmi lesquels 511 en 2004. Le ministère du Transport a pour objectif de réduire de 50 % le nombre des décès en 2005.

⁹ Une telle exploitation des médias pour des fins pédagogiques – négatives (contre les accidents de routes et la conduite sous effet d'alcool) aussi bien que positives (pour la consommation des fruits, qui donnent du vitamine C, etc.) – est une pratique courante dans la société israélienne.

Mais ce n'est pas tout. Si l'on revient à la Une de *Yedi'ot*, on découvre d'autres idées qui circulent, sans que pour autant elles soit explicitement articulées, comme il est possible de le constater dans l'article juxtaposé situé en bas de page. Celui-ci relate le suicide d'un couple de vieillards : « Nous ne voulons pas vivre », disaient les vieillards à leur petit-fils – et ils se sont suicidés ». Le sous-titre précise les circonstances du suicide : « Quand le petit-fils de Boris (79) et de Ra'ya (81) Weiner est arrivé chez eux, ils ne l'ont pas laissé entrer. À travers la porte il a entendu son grand-père tirer sur son épouse, puis sur lui-même. Dans une lettre d'adieu, ils ont expliqué : "Nous sommes malades, on n'en peut plus d'être une gêne pour la famille" ».

Quel est le rapport entre les deux articles ? D'abord, ils appartiennent au même champ sémantique de « la mort ». Aussi sont-ils relatifs à des circonstances extra-ordinaires : un accident de voiture et un suicide ne constituent pas des morts naturelles et sont classés dans la catégorie des décès tragiques. D'autres rapports entre les deux cas s'instaurent également, qui ne sont pas issus cette fois d'éléments de similitudes (mort, extra-ordinaire), mais d'opposition : les personnes tuées dans l'accident de voiture étaient jeunes et saines. Les gens qui se sont suicidés étaient vieux et malades. Les vieillards ont fait un choix. Les jeunes sont morts par accident.

Si la mort relie les deux articles, c'est le traitement opposé de ce thème qui nous intéresse, dans la mesure où les oppositions ébranlent la *doxa* en touchant aux valeurs sociales qui sous-tendent chacun des deux articles. Il s'agit d'un débat sur l'importance de la vie et de sa qualité. La société israélienne valorise la vie à un point tel, qu'elle la place au sommet de l'échelle des valeurs sociales : au combat comme sur la route, on fait tout pour sauver une vie humaine, car la vie est une valeur suprême¹⁰. La mise en page entière atteste de l'importance accordée aux valeurs cruciales de vie et de mort, aux dépens d'autres qui perdent du coup de leur importance. Ainsi les affaires financières, éthiques, juridiques ou sécuritaires (les démarches immobilières illégales du premier ministre, l'arrestation d'une personne qui a trahi les secrets militaires du pays, un rapport sur les problèmes de fonctionnement du service de renseignement et le contrat frugal d'un présentateur de télé) sont-elles repoussées vers l'extrémité de la page.

Cependant, il existe d'autres éléments qui relativisent l'importance qu'on accorde à l'existence en tant que telle. Par exemple, la notion de vie subit une dissociation : la valeur de la vie « à tout quel prix » est remplacée

¹⁰ La discussion de la « valeur de vie » est un thème courant de la société israélienne. Ailleurs, nous avons montré que le débat concernant la vie appartient au domaine de l'éthique, et que toute tentative d'argumenter sa valeur en termes relatifs ou économiques risque de mener à l'échec rhétorique (Danblon, Yanoshevsky, 2006).

par une autre : dans la « bourse » de la vie, mieux vaut être sain et jeune que vieux et malade... En fait, on constate une échelle hiérarchique qui place la bonne santé juvénile au-dessus de la dégénérescence de la vieillesse. Le journal corrobore cette idée car la gravité du suicide se trouve atténuée par le fait qu'il s'agit du choix libre (valeur positive dans une société moderne et laïque) d'un couple âgé et malade (valeurs négatives) qui refusait constituer un fardeau pour son entourage familial (dans l'histoire humaine, la prévenance est reconnue comme une grande qualité). On pourrait donc formaliser de la sorte l'argument qui sous-tend les deux articles :

- la mort est une chose grave et tragique (mort des jeunes, suicide des vieillards) [prémisse majeure implicite] ;
- d'autant plus qu'il s'agit d'une mort extraordinaire (mort des jeunes gens) ou D'une décision de mettre fin à sa propre vie (suicide des vieillards) [prémisse majeure implicite] ;
- or, les vieillards étaient malades et dépendants de leur famille [prémisse mineure explicite] ;
- la mort de celui qui est mort jeune est donc plus tragique que celle de celui qui a vécu longtemps [prémisse majeure implicite].

Donc, quoiqu'il s'agisse de deux tragédies, celle de la mort des jeunes est plus grave que celle des vieillards. Pour résumer, les deux articles œuvrent dans le discours doxique sur les valeurs relatives à la vie. Il s'agit d'opposer les valeurs de la jeunesse, de la santé et du choix libre (valeurs positives) à la vieillesse, à la maladie et à l'arbitraire (valeurs négatives). C'est dans le jeu complexe de ces notions que la « gravité » des événements prend forme. La mort des jeunes gens est plus choquante que celle des vieillards, la mort arbitraire (accident) plus frappante que la mort préméditée (suicide). On voit ainsi comment la mise en page rappelle et confirme les valeurs de la société au sein de laquelle elles sont produites, d'une part, et préserve la hiérarchie axiologique, d'autre part. Confirmation de valeurs reconnues ou inscription de valeurs implicites, les fonctions de la Une dépassent largement la simple information.

Exemple 2 : « *Mère-Terroriste* », *Yediot, Ma'ariv, Ha'aretz* (15/01/04)

L'événement rapporté dans les trois journaux principaux d'Israël concerne un attentat-suicide au poste frontière de la bande de Gaza. Invoquant sa mauvaise santé auprès des soldats israéliens, Issam Abu-Reish, une jeune mère de 22 ans, contourne le détecteur de métaux et déclenche une bombe qui tue quatre soldats. Dans l'analyse qui suit, on

verra comment le « simple » reportage de l'évènement pourrait contenir un message d'ordre moral qu'il est possible aux lecteurs de déchiffrer. Commençons par l'accroche qui figure en tête du journal *Ma'ariv* « Mère Terroriste : elle s'est écroulée, a pleuré, a menti – et s'est faite exploser », *Ma'ariv* (15/01/04).

Exemple 2 : Comparaison entre deux accroches.



Ma'ariv (15/01/04)

Yediot (15/01/04)

Elle s'organise en fonction de l'oxymore « Mère-terroriste ». Attestant d'une incompatibilité logique apparente, les prédicats d'une mère (femme, faible, sensible, qui donne vie) et d'un terroriste (cruel, tueur, insensible, celui qui usurpe la vie) sont mutuellement exclusifs. Or, cette contradiction logique peut être résolue dans la langue naturelle (Perelman, 1992 : 262-263). En effet, la suite de l'accroche – « s'est écroulée, a pleuré, a menti – et s'est faite exploser » – en constitue l'explication. Celle qui s'apparente à une mère est en fait une terroriste qui exploite l'illusion qu'elle produit. En très peu de mots et par une structure logique, l'accroche résout l'apparente contradiction : bien qu'il s'agisse d'une terroriste, les soldats se sont trompés car ils l'ont jugée en fonction des comportements et des attributs stéréotypés de la femme (comportements : « s'est écroulée, a pleuré » ; attributs : fragile, hystérique) sur lesquels elle a d'ailleurs joué (l'usage du verbe « mentir » laisse entendre une action intentionnelle). Par conséquent, ils l'ont laissée traverser le poste sans l'examiner et elle a pu mener à bien son action (« s'est fait exploser »).

Pourtant, ceci n'explique guère pourquoi le journal, loin de se contenter de l'usage au féminin du mot « terroriste » (forme grammaticale correcte en hébreu) insiste sur l'usage particulier du nominatif « Mère ». Il existe une explication de l'ordre des faits : après tout, elle est bien la mère de deux enfants. Mais on peut aussi proposer une autre interprétation, au-delà d'une simple transmission des données. Cet oxymore (mère-terroriste) établit un contraste entre l'horreur de l'acte et l'image de la personne qui l'a perpétrée: la mort de quatre jeunes soldats, causée par l'explosion d'une « mère » qui, selon le stéréotype,

est censée être protectrice et non pas meurtrière. De plus, il s'agit d'une mère qui a abandonné ses enfants (« des bébés », selon l'article), qui a laissé un testament cruel (« que les parties de mon corps soient dispersées » dans l'air), et qui se tue en tuant d'autres personnes.

Pour creuser un peu plus l'écart entre ces deux images contradictoires (mère-terroriste), l'article n'utilise guère le nominatif « soldats » (donc « ceux qui participent au combat ») et se contente du chiffre « quatre » comme référence aux soldats tués. Par ailleurs, les soldats sur les photos ne portent pas d'uniforme, ce qui privilégie la dimension civile de leur mort : ce sont des victimes civiles et non pas des soldats tués dans l'accomplissement de leur mission¹¹. En revanche, la terroriste sur la photographie de gauche est vêtue d'un uniforme et tient un fusil, ce qui souligne le renversement des rôles. Le contenu du chapeau – la femme assassin a joué sur la pitié – renforce l'opposition entre l'aspect humain des soldats et l'aspect monstrueux de la mère. L'article joue évidemment sur un lieu commun particulier à la société israélienne, lié au *Kibbush na'or* (littéralement, une « occupation éclairée »), une expression utilisée depuis la Guerre des six jours (1967) pour désigner une occupation qui se veut à visage humain, et où le soldat est censé être sensible à la souffrance de l'ennemi¹². Le sous-titre ne fait que renforcer l'idée selon laquelle les soldats doivent, selon ce principe de *Kibbush Na'or*, se comporter avec compassion envers l'ennemi : « “Je suis malade et j'ai une pièce métallique dans la jambe, ne me faites pas passer par le détecteur de métaux” supplie Rim A-Reish les contrôleurs du poste frontière, qui acceptent. Suite à quoi elle active la charge qui tue quatre [personnes] ».

Si l'on tente maintenant une lecture multi-modale qui intègre tous les éléments que l'on vient d'évoquer, on obtient la reconstruction suivante :

- les soldats, selon les normes requises par l'armée israélienne (*Kibbush na'or*), ont eu pitié de la femme ;
- or, la femme a menti (elle a abusé de leur bonne volonté) ;
- donc, ils sont morts car ils se sont laissés abuser par elle.

Organisées sur une chaîne causale (dans l'ordre de la lecture, du haut [raison] en bas [résultat]), les photos reflètent également l'idée démontrée par l'enthymème : en haut, photo de la terroriste en uniforme militaire ; en bas, la photo d'un casque et d'une veste abandonnés.

¹¹ Nous avons ici une mise en rapport possible avec les récits des attentats de bus où sans distinction, soldats et civils meurent.

¹² Ce lieu commun a fait l'objet d'une critique sévère depuis sa conception.

La description de l'événement offre donc une confirmation et une mise à l'épreuve des valeurs partagées par le journal et son lectorat. En premier lieu, se dégage l'idée de la femme séductrice/trompeuse qui, dans la tradition judéo-chrétienne, remonte à Ève : les soldats se sont laissés abuser par une femme. D'autres valeurs spécifiques à la société israélienne s'inscrivent dans le discours. On a déjà évoqué la valeur positive de l'humanisme telle qu'elle est paraphrasée dans l'expression figée et oxymore de « l'occupation éclairée ». En outre, l'article s'ancre aussi dans la valeur péjorative incarnée par le terme vernaculaire « *Freier* », que les Israéliens emploient afin de désigner celui qui se laisse exploiter par les autres¹³ (l'équivalent en français d'une poire). Ici, il s'agit des soldats qui ont été manipulés par la terroriste.

Quelles pourraient être les messages implicites déchiffrables par un lecteur israélien moyen ? L'accroche met en évidence l'erreur commise par les soldats dont la compassion envers la femme malade a pris le dessus sur le danger potentiel. Par son texte et par sa titraille, le journal insinue que c'est précisément cette hiérarchie erronée des valeurs qui a permis à Rim A-Reish de saisir l'occasion de jouer sur le stéréotype de la mère-malade, et de tromper les soldats. En outre, cette idée est représentée dans les titres respectifs des trois journaux :

- *Ma'ariv* – L'assassine a exploité la pitié ;
- *Yediot* – Le prix de la pitié ;
- *Ha'aretz* – La terroriste a exploité le point faible du poste de Erez et s'est fait exploser : quatre morts.

Par l'usage des qualificatifs (prix, exploitation), les titres glissent de l'informatif à l'évaluatif, provoquant ainsi la méfiance du lecteur. Le schéma logique reconstructible est celui de cause et effet : les soldats ont trouvé la mort à cause de leur mauvaise interprétation. Le lecteur est non seulement informé du calcul interprétatif erroné des soldats, mais également appelé à questionner leurs valeurs : loin donc d'être un simple article informatif, le texte peut provoquer une discussion susceptible d'entraîner une réévaluation des valeurs concurrentes de la société israélienne, telles « l'humanisme » et le « freierisme ».

¹³ L'origine de cette expression remonte au *Kibbutz*, cette communauté « agricole » où chacun est censé travailler pour le bien des autres. Évidemment que dans un contexte pareil de travail collectif, les paresseux peuvent profiter de l'assiduité des autres...

Exemple 3 : Entre la Mecque et le recensement de la population israélienne.



Ma'ariv (02/02/04)

Dans l'exemple suivant, est considéré l'ensemble de la mise en page de la Une du 2 février 2004, du journal *Ma'ariv*. Quelques-uns des articles figurant sur la Une de ce jour peuvent être raisonnablement liés à ce qu'on a appelé dans l'introduction *Speaker's meaning* ou présupposés, c'est-à-dire ce qui peut être attribué aux intentions du scripteur et aux décisions éditoriales. À l'opposé, les rapports entre d'autres articles sur la page appartiennent à ce qu'on vient d'appeler *Hearer's meaning*, ou sous-entendus, que seul l'acte de lecture peut engendrer.

Il s'agit de montrer comment les stéréotypes qui sous-tendent les différents articles s'articulent dans le processus de la lecture. On verra comment ces stéréotypes peuvent mener le lecteur à une conclusion qui dépasse l'article singulier. Dans l'exemple suivant, ce sont les stéréotypes partagés par les Juifs israéliens vis-à-vis des Arabes et des Palestiniens, qui produisent un effet de proximité sémantique entre les différents articles.

La Une du *Ma'ariv*, au matin du 2 février 2004, annonce en titre principal que, selon un recensement récent de la population, le taux de naissance des arabes-israéliens est supérieur à celui des juifs-israéliens, par un ratio de 2.4 : « Israël 2004 : un quart des enfants sont des musulmans. C'est ce qui ressort des données de l'agence centrale de statistique. Le taux de natalité chez les musulmans [est] de 2.4 plus élevé que chez les juifs ». L'évolution démographique présentée dans le titre apparaît comme un réel danger pour les détenteurs de la conviction selon laquelle l'État juif, fondé par et pour les Juifs, risque de perdre la majorité juive qui le caractérise aujourd'hui si les taux de natalité des musulmans continuent à rester aussi élevés. L'article qu'il convient tout d'abord de lier avec le premier, ne serait-ce que pour le champ sémantique (« nouvelles du monde musulman »), se trouve en dessous, à gauche. Il s'agit de la description d'une catastrophe à La Mecque, où plusieurs personnes ont

été écrasées pendant le *Haj*¹⁴. Une image de La Mecque durant le pèlerinage à pied montre des milliers de personnes dans le square du temple en Arabie Saoudite. Cette photographie est légendée : « Une prière mortelle » et en sous-titre : « Près de 250 personnes sont mortes hier en Arabie Saoudite durant le Haj – la montée vers La Mecque. "Toutes les précautions ont été prises, mais c'est la volonté de Dieu", c'est ainsi que le ministère du Haj explique la tragédie ».

Dans les deux cas donc, il s'agit de musulmans. Dans l'un, on parle de la minorité arabe dans l'État juif, dans l'autre, d'un événement dans le monde arabe, événement auquel participent d'ailleurs des Arabes israéliens. Mais loin de rester sur un plan purement superficiel, ce rapport semble être fortement ancré dans l'un des mythes fondateurs de la société israélienne : celui de la survie de la nation juive face aux tentatives de l'étranger (le *guer*) de l'emporter en nombre et de le chasser de la surface de la terre¹⁵. Dans ce sens, l'Arabe jouerait le rôle de l'étranger tel qu'il est défini dans la Bible à travers l'histoire d'Ismaïl. Frère d'Isaac et fils d'Abraham et d'Agar, la servante étrangère, Ismaïl est à l'origine du peuple arabe. Sara, la femme d'Abraham et mère d'Isaac, demande à son mari de chasser le fils de la servante pour que celui-ci ne prenne pas la place accordée par Dieu à sa progéniture, bien qu'Ismaïl ait également reçu la bénédiction de Dieu¹⁶. Depuis cette origine commune, les Juifs ont toujours craint la propagation démographique, à leurs dépens, de ce frère ennemi. C'est à cette composante particulière du mythe que l'article fait allusion. Dans sa version moderne, elle lui a valu l'expression (figée d'ailleurs en hébreu !) du « démon démographique ». L'idée serait que la croissance de la population arabe fait partie d'une conspiration dont le but est de dépasser en nombre la population juive. Diluer la population juive peut se faire non seulement par le biais des nombreux attentats, mais aussi par une croissance intentionnée de la population arabe au sein de l'État d'Israël. Cette idée remonte également à la conception classique de la convention palestinienne de 1964 qui nie le

¹⁴ Le pèlerinage de La Mecque doit se réaliser au moins une fois dans la vie d'un musulman pratiquant.

¹⁵ Lorsqu'on cherche à examiner le fonctionnement de la *cbxa*, le recours aux mythes est justifiable, car le mythe et la *cbxa* sont des notions proches. Comme la *cbxa* est une notion assez vague qui concerne ce qui est pensé, imaginé ou dit dans une société donnée (Amossy, 2002a : 375), elle serait l'équivalent d'un mythe, dans le sens employé par R. Barthes dans *Mythologies* (1957), c'est-à-dire de la culture « naturalisée », des représentations sociales confondues avec l'objet réel (*ibid.* : 375-376).

¹⁶ « Sara vit rire le fils qu'Agar, l'Égyptienne, avait enfanté à Abraham : chasse cette servante et son fils, car le fils de cette servante n'héritera pas avec mon fils, avec Isaac. Cette parole déplut fort aux yeux d'Abraham, à cause de son fils. Mais Dieu dit à Abraham : Que cela ne déplaie pas à tes yeux, à cause de l'enfant de ta servante. Accorde à Sara tout ce qu'elle te demandera ; car c'est d'Isaac que sortira une postérité qui te sera propre. Je ferai aussi une nation du fils de ta servante ; car il est ta postérité » (*Genèse*, Ch. 21 : 9-13).

droit à l'existence de l'État d'Israël. Quoique les accords d'Oslo confirment l'annulation des articles appelant à la destruction de l'État juif, beaucoup d'Israéliens restent convaincus qu'il s'agit d'une ruse tactique destinée à mener à bien ce programme¹⁷. Ce lien s'approfondit davantage lorsqu'on examine l'effet des chiffres : un recensement dans le premier article est secondé par le reportage des morts nombreux dans le deuxième. Ainsi la catastrophe de La Mecque est-elle reliée aux statistiques du premier article par la loi « naturelle » de l'équilibre (*topos général*) : le « débit fulgurant de natalité musulmane » peut être atténué par des « tragédies surnaturelles », par une force majeure, la volonté de Dieu, comme l'exprime le ministre en charge (dans le sous-titre accompagnant l'image) : « "Toutes les précautions ont été prises, mais c'est la volonté de Dieu", c'est ainsi que le ministère du Haj explique la tragédie ».

On peut parler de la dilution « naturelle » d'une population (les musulmans), par un désastre quasi naturel. Le lecteur juif le percevra sans doute comme une punition divine contre tous ceux qui essaient de se jouer des juifs. Et, restant toujours au sein du mythe biblique, Israël, ce Peuple béni dont le nombre dépassera celui des étoiles¹⁸, n'est aujourd'hui qu'une minorité dans le monde arabe du Moyen-Orient. La logique de l'argument peut être reconstruite de la manière suivante :

¹⁷ À cet effet, voir les articles nombreux publiés dans les journaux et sur l'internet, parmi lesquels celui de l'ancien ministre Begin paru dans *Ha'aretz* (05/06/03) : « La convention palestinienne, qui nie le droit aux Juifs de maintenir un état juif n'a pas été annulé, comme l'a avoué le chef du conseil national palestinien, Salim Za'anun, en février 2001. La revendication du droit de retour des réfugiés à leur lieu d'origine est encore pleinement applicable. L'objectif est encore une "Palestine libre et arabe", "du fleuve à la mer", ou comme a dit le décédé modéré Faisal Hussein : « Nous devons mener graduellement à la dissolution de l'entité sioniste ». Ze'ev Benni Begin, « Inscrite dans la conscience » (<http://www.haaretz.co.il/hasite/pages/ShArtPE.jhtml?itemNo=300023&contrassID=2&subContrassID=13&subSubContrassID=0>), cité dans *Opinions, le site du combat pour le pays d'Israël* (10/06/03, <http://www.yesha.org.il/article-865445.html>) ; d'autres articles le confirment également, comme par exemple celui, anonyme, intitulé « L'illusion Abu-Mazen » concernant les accords d'Oslo : « [...] Il est donc absolument évident que signer un accord avec Israël a constitué pour ses archi-assassins une démarche purement tactique. Ils se sont servis du pont Bail(in) par lequel ils ont surmonté l'obstacle à la réalisation de leur objectif. Et quel était ce but ? Il est explicité à merveille dans un document composé en 1964 [...]. Le nom du document : la convention palestinienne. Parmi ses principaux auteurs on ne trouve rien d'autre que notre Abu Mazen », « L'illusion Abu Mazen » (26/12/04, <http://www.tapuz.co.il/TapuzNews/opinions/displayEntry.asp?e=265108&b=29615>) ; et plus récemment, un article d'A. Eldad, « Le fascisme palestinien » (13/01/05, <http://www.jfnews.co.il/News/newspaper/reports.asp?reportId=1530>).

¹⁸ « Et après l'avoir conduit dehors, il dit : Regarde vers le ciel, et compte les étoiles, si tu peux les compter. Et il lui dit : Telle sera ta postérité » (*Genèse*, Ch. 15 : 5-7).

Article 1

- les juifs ont toujours été une minorité dont l'existence est menacée [prémisse majeure implicite] ;
- l'état d'Israël où les juifs sont majoritaires a été fondé afin de les protéger ;
- or, la croissance natale de la population musulmane du pays risque de changer l'équilibre entre la majorité juive et la minorité musulmane [prémisse explicite mineure].

Donc, la croissance du taux de naissance chez les musulmans au sein de l'État d'Israël constitue un danger pour le peuple d'Israël [prémisse implicite mineure].

Article 2

- 250 musulmans sont décédés lors d'une prière à la Mecque [prémisse mineure explicite] ;
- cet événement, perçu comme une tragédie par les musulmans, est en effet la volonté de Dieu [prémisse mineure explicite].

Or, le monde est fondé sur un équilibre et une justice naturelle [prémisse majeure implicite]. Donc, la mort des pratiquants est justifiée, car il s'agit d'une espèce de « dilution naturelle » qui rééquilibre le taux de natalité des musulmans en diluant la population par des catastrophes [prémisse mineure implicite].

Ainsi a-t-il été démontré le lien existant entre les deux articles décrits ci-dessus, rapport qui peut être considéré comme faisant partie du *Utterer's meaning*, c'est-à-dire des décisions éditoriales. Mais il existe aussi d'autres articles sur cette page qui sont plus ou moins liés aux deux articles, mais dont le rapport est *a priori* faible. Prenons par exemple le reportage placé en dessous de l'article principal, à gauche : « Des filles ont des relations sexuelles en échange de légumes ». *Be'er-Sheva* : « Des mères en détresse arrivent au marché et "prêtent" leurs filles aux ouvriers bédouins. Le prix : un peu de nourriture ».

Qu'en est-il de la troisième image, racontant le fait que des jeunes filles vendent leur corps pour de la nourriture ? L'affinité réside dans l'origine ethnique des clients : les bédouins sont eux aussi des musulmans. L'histoire renvoie donc à une autre composante plus primitive du mythe de la vengeance contre le Juif, qui s'incarne dans la soi-disant volonté des arabes de « baiser » les juives afin de se venger de l'occupation sioniste¹⁹.

¹⁹ Ce mythe est mis en évidence par la pièce de théâtre *Mammie (mignonne)* des années 80, qui raconte l'histoire d'une serveuse juive agressée par des employés palestiniens qui veulent se venger de l'occupation.

Posséder une mineure juive constitue un acte métonymique qui signifie « baiser l'état d'Israël »²⁰. Nous voilà arrivés au calcul interprétatif potentiel produit par le rapprochement des articles et qui est facilement identifiable et déchiffrable par le lecteur israélien moyen : entre les images à droite et à gauche, il existe un lien causal qui relève du domaine éthique. Les musulmans sont punis par Dieu à cause de leur volonté de causer du tort aux Juifs. Ce rapport ne figure nulle part de manière explicite dans le texte. Il n'existe surtout pas dans la panoplie des significations de chaque article pris à part entière. Il y est pourtant présent au niveau implicite qu'autorise la juxtaposition des articles dans l'espace de la Une. Mais ce n'est pas tout, en bas de page à gauche, on trouve un reportage sans lien apparent – ni graphique ni thématique – avec les articles qui le précèdent. Il s'agit de relater un événement d'une autre zone géographique comme l'indique d'ailleurs son titre : « Corée du Nord, les années 2000. Des milliers de tués dans des chambres à gaz ». On apprend par une enquête de la chaîne britannique, la BBC, qu'en Corée du Nord des milliers de personnes ont servi de cobaye aux produits chimiques dans des chambres à gaz. Quoiqu'en apparence, il n'existe aucun rapport entre le champ sémantique des articles précédents et celui de l'article présent, le lecteur israélien peut les associer immédiatement. Cette association se fonde également sur le mythe de la volonté de liquider les Juifs : elle renvoie le lecteur au contexte des chambres à gaz de la Seconde Guerre mondiale. Pour le lecteur juif, une évocation de la Shoah (terme qui signifie littéralement « une catastrophe ») n'est pas être sans rapport aux articles précédents. Elle est au contraire à la base de toute compréhension profonde des articles qui se trouvent au-dessus. La peur d'être « effacé de la terre » poursuit le Juif depuis ses origines. Nous nous retrouvons donc au point de départ, désigné par le premier article de la Une. Fondé comme solution pour protéger les Juifs, l'État juif d'Israël est désormais menacé par la croissance démographique de la population musulmane. Dans cette perspective, il ressort que la mort des musulmans à La Mecque devient indirectement une vengeance juste contre ceux qui cherchent à nuire aux Juifs à la fois au plan individuel (« baiser » les filles juives) et collectif (les tuer dans des chambres à gaz).

Dès lors voit-on comment trois articles qui sont plus ou moins liés par un champ sémantique commun (le monde arabe, les musulmans), ou bien qui ne le sont pas du tout (l'affaire des chambres à gaz en Corée du Nord), s'organisent autour du mythe d'élimination des Juifs. C'est ce mythe qui permet au lecteur d'associer les articles de la Une, sans pour autant que le journal soit tenu responsable des conclusions qui s'en dégagent.

²⁰ Il s'agit d'une traduction de l'équivalent du verbe américain *to screw*.

Conclusion

L'analyse de cas particuliers a permis de confirmer l'importance de l'analyse spatiale du reportage. En effet, on a pu constater que les conclusions de chaque article peuvent découler de l'ensemble de ses composantes, ainsi que des relations qu'entretient l'article singulier avec son environnement. Par ailleurs, il a été constaté que le passage entre les différentes parties du reportage et entre les différents articles est composé d'écartés produits par des prémisses manquantes qu'il convient de compléter à l'aide du savoir commun qui circule dans la société en question et qui se fonde sur des idées reçues, des clichés et des mythes fondateurs. Certes, il existe dans l'interprétation des données une plage considérable de manoeuvre. Mais celle-ci est fortement dépendante des « composantes de base », c'est-à-dire des versions élaborées et modernes des mythes fondateurs d'une société donnée (comme par exemple l'attitude à l'égard de l'arabe issu du récit biblique et sa traduction en mythe politique courant incarné dans la convention palestinienne et dans la mémoire de la Shoah).

Le processus de lecture fait appel à la *doxa*. De la sorte, les idées reçues et les clichés qui circulent dans l'espace social sont convoqués par la lecture et demandent au lecteur de se mesurer à eux sur le mode du quotidien. C'est ainsi que le journal contribue à la socialisation du lecteur. Au-delà de sa valeur informative, la Une participe non seulement à la confirmation des valeurs existantes, mais aussi à leur remise en question. La lecture critique peut ainsi reconstruire les croyances qui circulent dans une société donnée à travers les articles et leur mise en page.

Références

- Adam J.-M., 1987, « Syllogisme et enthymème : de la logique au texte publicitaire », pp. 231-241, in : *Pensée naturelle, logique et langage, Hommage à Jean-Blaise Grize*, Université de Neuchâtel.
- Amossy R., 2002a, « Introduction to the Study of Doxa », *Poetics Today*, 23, 3, pp. 369-394.
- 2002b, « How to Do Things with Doxa : Toward an Analysis of Argumentation in Discourse », *Poetics Today*, 23, 3, pp. 465-487.
- Aristote, *Rhétorique*, trad. du grec par C.-E. Ruelle, Paris, Librairie générale française, 1991.
- Bitzer L.-F., 1959, « Aristotle's Enthymeme Revisited », *Quarterly Journal of Speech*, XLV, pp. 399-409.
- Chabrol Cl., 1988, « Le lecteur : fantôme ou réalité ? Étude des processus de réception », pp. 161-184, in : Charaudeau, P., dir., *La presse : produit, production, réception*, Paris, Didier Érudition.

- Charaudeau P., 1997, *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan.
- Danblon E., Yanoshevsky G., 2006, « Ethics versus Rhetoric : When an Ethical Principle Blocks the Regulation of the Universal Audience », pp. 24-26, in : *Thinking and Speaking a Better World*, International Conference on Argumentation, Koper, Slovenia, 24-26, Nov. 2006.
- Dascal M., Weizmann E., 1990, « Sur la signification de l'énonciateur en belles lettres », *Linguistique hébraïque*, 28-30, (Hébr.), pp. 9-19.
- Dayan D., Elihu Katz, 1992, *Media Events*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, London.
- Dor D., 2003, « On Newspaper Headlines as relevance optimizers », *Journal of Pragmatics*, 35, 5, pp. 695-721.
- Ducrot O., 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Éd. de Minuit.
- Grice H.-P., 1971, « Utterer's Meaning, Sentence Meaning, and Word Meaning », pp. 54-70, in : Searle J., dir., *The Philosophy of Language*, Oxford, Oxford University Press.
- Kohn A., 2003, « Comic Strip, Poem and Article : Three models of Image/Text », pp. 167-189, in : Ben-Shachar R., Gideon T., dirs, *Hebrew Live Language*, III, Tel-Aviv, HaKibbutz Ha'méhuchad (Hébr.).
- Koren R., 2003, « Contribution a l'étude des enjeux de la rhétorique laconique : le cas des indications chiffrées », *Topique*, 83, pp. 111-124.
- Kress G., van Leeuwen Th., 1998, « Front Pages : (The Critical) Analysis of Newspaper Layou », pp. 186-219, in: Bell A., Garrett P., dirs, *Approaches to Media Discourse*, Oxford/Massachusetts, Blackwell.
- Langlet I., 1998, « Le recueil comme condition, ou déclaration de littérarité : Paul Valéry et Robert Musil », *Études littéraires*, XXX, 2, pp. 23-35.
- Limor Y., Mann R., 1997, *Journalism : Reporting, Writing and Editing*, Tel-Aviv, Open university Press, (Hébr.).
- Livnat Z., 2003, « Réflexions sur le discours juridique interprétative : "Sentence Meaning", "Utterance Meaning", and "Utterer's Meaning" », pp. 191-206, in : Ben-Shachar R., Gideon T., dir., *Hebrew Live Language*, III, Tel-Aviv, HaKibbutz Ha'méhuchad (Hébr.).
- Lorda C. U., 1997, « La relation des déclarations politiques : hétérogénéité et mise en scène de la parole », *Pratiques*, 94, pp. 62-74.
- Lugrin G., 2001, « Le mélange des genres dans l'hyperstructure », *Semen* 13, N^o série. XIII, pp. 65-94.
- Martin-Lagardette J.-L., 2003, *Le guide de l'écriture journalistique*, Paris, Éd. La Découverte (5^e éd.).
- Mitchell Thomas W. J., 1986, *Iconology: Image, Text, Ideology*, Chicago, Chicago University Press, 1987.
- 1994, *Picture Theory*, Chicago, London, University of Chicago Press.
- Mouillaud M., Tétu J.-Fr., 1989, *Le journal quotidien*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

- Perelman C., Olbrecht-Tyteca L., 1958, *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Université de Bruxelles, 1992 (4^e éd.).
- Plantin C., dir., 1993, *Lieux communs : topoi, stéréotypes, clichés*, Paris, Kimé.
- Ro'eh I., Wafeldman S., 1998, « La rhétorique des chiffres dans la première page du journal : comment l'usage des chiffres contribue au mélodrame du journalisme populaire », pp. 440-454, in : Caspi, D., Limor, Y., dirs, *Les dispositifs de la communication des masses en Israël. Une anthologie*, Tel-Aviv, Open University Press (Hébr.).
- Toulmin S. E., 1958, *The Uses of Argument*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
- Vaugeois D., 2001, « Poétique du recueil et poétique de l'essai », compte rendu de Fr. Dumont, *La Pensée composée. Formes du recueil et constitution de l'essai québécois*, Québec, Nota Bene, 1999, *Acta fabula. Revue en ligne des parutions en théorie littéraire, Théories de la fiction littéraire*, janv., <http://www.fabula.org/revue/cr/54.php>.
- Voirol M., 1997, *Guide de la rédaction*, Paris, Centre de formation et de perfectionnement des journalistes.
- Von Moos P. I., 1993, « Introduction à une histoire de l'endoxon », pp. 3-13, in : Plantin C., dir., *Lieux communs : topoi, stéréotypes, clichés*, Paris, Kimé.
- Walton D. N., 2001, « Enthymemes, Common Knowledge, and Plausible Inference », *Philosophy and Rhetoric*, XXXIV, 2, pp. 93-112.
- Yanoshevsky G., 2005, « La mise en page de l'argumentation dans la première page du journal », pp. 451-466, in : Marillaud P., Gauthier R., dirs, *Rhétorique des discours politiques*, Actes de colloque d'Albi, université Toulouse Le Mirail, CAL/CPST.